

ANNELIESE DEPOUX
Université Paris Sorbonne – CELSA
École doctorale V – Concepts et langages
GRIPIC – EA 1498
adepoux@hotmail.com

**Espaces autres de la littérature
Le patrimoine littéraire à l'œuvre *hors le livre***

Thèse conduite pour obtenir le grade de Docteur en Sciences de
l'information et de la communication

Sous la direction de Messieurs les Professeurs YVES JEANNERET
(Professeur à l'Université Paris Sorbonne – CELSA) et MARC
ESCOLA (Professeur à l'Université de Lausanne)

POSITION DE THÈSE

À l'origine de cette thèse, une ambition : observer la littérature à travers ses « métamorphoses médiatiques », considérer ce qui se joue dans le social pour faire apparaître les représentations du littéraire qui se manifestent dès lors qu'un texte est réédité sous des formes moins académiques que le livre. Saisi par la place occupée par le littéraire dans l'économie symbolique de l'espace public contemporain, notre regard s'est porté sur les pratiques ordinaires de circulation du texte littéraire dans notre quotidien, la « publicité », au sens habermassien du terme, d'un objet textuel à valeur littéraire en attachant une importance particulière à la *scénographie*. Nous nous sommes intéressée dans l'espace de la cité à des espaces et à des tâches qui participent de notre quotidien : le transport, le commerce, le loisir. Soit trois expériences situées du littéraire : le métro, l'espace marchand et l'espace muséal.

Observant les déplacements du littéraire dans *l'espace commun*, nous examinons des situations de communication qui disputent la valeur qu'on reconnaît au littéraire dès lors qu'il se trouve publicisé ailleurs que dans *l'espace livresque*. Le cadre théorique de cette recherche est l'occasion de réinvestir la notion d'objet littéraire en regardant les régimes discursifs variés de son inscription dans le social à travers la dimension expositive, en somme la constitution d'un espace de la littérarité dans la ville. La partie empirique de cette recherche considère le déploiement de l'espace littéraire et envisage la question de la littérarité *in situ* dans la polyphonie urbaine. Finalement, c'est la rencontre entre des lieux de communication et des espaces de la littérature que nous avons pratiquée. Au travers de ces incarnations scripturales, il s'agit donc d'étudier les formes d'une autre consommation de l'objet littéraire et les représentations qui s'instituent dans le geste éditorial *hors le livre*.

Objet littéraire plutôt que *littérature*. Réintroduisant la dimension pragmatique de la littérature, ce déplacement ténu n'est pas de principe, il marque l'épaisseur de ce que nous avons choisi de questionner. Ce choix sémantique pointe le versant connoté de l'objet, lieu d'inscription de représentations et d'imaginaires. Il fait de la *valeur* une notion consubstantielle de l'objet. Qu'est-ce qui, dans le social, permet de qualifier de littéraire l'objet que l'on observe ? La littérature, telle qu'elle s'offre à l'expérience dans le cadre de cette thèse, se manifeste dans des rapports complexes, hybrides, mêlés, que nos disciplines, les Lettres et les Sciences de l'information et de la communication, gagnent à analyser en croisant leurs concepts. Dans notre travail, les espaces pratiqués, lieux publics traversés par un collectif d'individus, se présentent ainsi sous la forme de scénographies du littéraire.

L'espace littéraire : cet *espace autre*

Le littéraire, lorsqu'il s'inscrit dans le social, dessine un *espace littéraire*. L'espace littéraire tel que nous l'envisageons a néanmoins une tout autre portée que le concept forgé par Maurice Blanchot¹. Dans ce travail de recherche, deux lieux d'analyse se croisent : où y a-t-il littérature ? Cette question relève autant de la *topographie* – quels sont les lieux physiques du littéraire ? –, que de la *topique* – où la littérature se désigne-t-elle comme telle ou quels sont les lieux communs du littéraire ?

Tel que nous le concevons, l'espace littéraire entre dans la catégorie définie par Foucault des « espaces autres² ». L'objet littéraire s'offre simultanément aux prises avec le quotidien, côté à côté avec des textes urbains de natures variées. Il s'agit donc d'interroger la littérature dans l'espace inédit de sa « trivialité³ » (Yves Jeanneret) – au sens spatial, urbain du terme –, là où dans le social cohabitent des rhétoriques et des stratégies discursives parfois concurrentes dans l'échelle des valeurs formée par une certaine idée de la littérature.

¹ Maurice Blanchot, *L'Espace littéraire*, Paris, Gallimard, 1982.

² Michel Foucault, « Des espaces autres », p. 752-762, *Dits et écrits, 1954-1988*, vol. 4, 1980-1988, Paris, Gallimard, 1994, p. 7. [Conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967, publié dans *Architecture, Mouvement, Continuité*, n°5, octobre 1984, p. 46-49]

³ L'emploi du terme trivial ne doit pas préjuger que nous manifestons ici un jugement de valeur. Nous ne cherchons pas à attribuer un statut plus légitime au livre. Au contraire, il s'agit de légitimer les espaces plus ordinaires de manifestation de l'objet littéraire. Trivial ne s'oppose pas ici à noble. Il doit être entendu tel que le définit Yves Jeanneret dans son ouvrage *Penser la trivialité, Volume 1 : la vie triviale des êtres culturels*, Paris, Hermès-Lavoisier, 2008.

Les catégories de l'écriture, de l'exposition et de l'espace public constituent un *trivium*⁴ qui permet de donner du sens à ces présences insolites du littéraire et de saisir « l'opérativité symbolique et sociale » (Jean Davallon) de ces objets. Interroger la trivialité, au sens étymologique du terme, c'est en effet dépasser la seule valeur esthétique pour l'arrimer à d'autres systèmes de valeurs situées dont on ne peut nier le rôle. Valeurs culturelle, patrimoniale et commerciale donnent à l'objet littéraire une épaisseur médiatique et sociale particulière.

Hors de son support originel, le texte littéraire se fond dans le paysage social et côtoie d'autres textes formant un tissu hybride, un texte « altéré », sans être *ipso facto* dégradé. L'espace littéraire, au sens concret, étend ses limites et bouleverse les méthodes d'analyses développées par les recherches littéraires pour appréhender ce type particulier d'objets. Comme l'ont fait Emmanuel Souchier et Yves Jeanneret dans leurs recherches respectives, il s'agit de « déplacer les questions de forme, d'interprétation et de valeur du texte, depuis les lieux des pratiques livresques⁵ » vers d'autres lieux plus ordinaires.

Parmi cet *espace littéraire autre*, nous avons choisi d'interroger la présence abondante d'écrits littéraires qui s'exhibent selon des modalités diverses mais avec pour caractéristique commune d'être exposés et soumis à des individus institués « lecteurs » malgré eux, dans des lieux de « passage » en situation de déambulation dans la ville, ou dans le musée dont le cadre prescrit une certaine posture.

La campagne d'affichage de textes littéraires dans le métro, l'inscription de citations dans des espaces marchands et la médiation du littéraire dans les maisons-musées d'écrivains composent les éléments de notre corpus.

Dans cette thèse, le métro est regardé comme lieu patrimonial et social, à travers deux manifestations du littéraire : l'opération d'affichage sur les quais et dans les rames du métro de Paris qui a pris plusieurs formes durant plus de vingt ans, d'une part, et la station Bibliothèque François Mitterrand où de courtes citations d'écrivains ou d'intellectuels du monde entier font littéralement corps avec l'espace monumental, d'autre part. Participant au phénomène singulier de rencontre inédite du littéraire dans l'espace urbain, la présence de citations brèves apposées sur les murs des rayons de certains magasins Monoprix sera ici étudiée. Inaugurés en 2007 par l'enseigne pour une durée limitée, ces florilèges sont encore visibles comme des épigraphies dans certains magasins

⁴ *Trivium* : mot latin signifiant « carrefour de trois voies ».

⁵ Isabelle Garon, Jean-Luc Minel, Emmanuël Souchier, « Citer, indexer ou cartographier ? De la circulation et de la lecture des textes relatifs à une œuvre littéraire sur Internet », p. 163-174, in Ismaïl Timimi, Susan Kovacs (dir.), *Indice, Index, Indexation* (Actes du colloque organisé par les laboratoires CERSATES et GERICO de l'Université de Lille-3, 3 et 4 novembre 2005), ADBS éditions, 2006, p. 163.

parisiens. Les maisons et musées d'écrivains constituent enfin une modalité de médiatisation de la littérature hors des textes livresques. C'est le musée comme lieu de production idéologique d'un discours hybride sur le littéraire qui est ici observé. Ce corpus réunit des lieux où la présence du littéraire est un artefact permettant de « juxtaposer en un seul lieu réel plusieurs espaces, plusieurs emplacements qui sont en eux-mêmes incompatibles⁶ ». Les espaces qui composent notre corpus sont aussi des espaces traversés et définis par leur fonction « triviale », au carrefour de l'espace public. Ce sont des lieux où l'on ne reste pas de manière prolongée, qui correspondent à une temporalité donnée : le transport, le commerce, le loisir.

Les différences de nature (patrimoine/lieu commun) de ce corpus permettent de travailler les écarts et les jeux de valeurs en considérant ce qu'il y a de commun ou de spécifique à ces lieux pratiqués et *hétérotypiques*. L'espace muséal choisi pour cette étude déroge à l'image que l'on se fait communément du musée, c'est un musée *autre*. Le métro parisien n'est pas uniquement un lieu dédié au transport, c'est un espace social, en même temps qu'un lieu d'histoire et de culture. Si l'espace marchand, quant à lui, permet le commerce, c'est aussi le commerce des signes. Mais ces trois espaces renvoient, à des niveaux différents, aux notions de collection et d'archive : le magasin propose une collection d'objets ; le métro, lieu du *collectif*, mémoire agrégée, archive vivante ; le musée collecte et archive des objets pour se constituer en lieu de mémoire.

Hétérotopologie du littéraire

Notre hétérotopologie⁷ des lieux littéraires s'étend dans l'espace social du musée, au métro et au magasin. Aucun n'était par nature destiné à devenir un lieu littéraire. Pourtant, la littérature, selon des modalités différentes, devient visible, elle devient pratiquée et introduit de l'altérité. Articulés entre eux, les trois niveaux d'altérité de notre objet déterminent nos trois hypothèses :

- *l'espace topographique*, d'une part : les lieux prennent une épaisseur nouvelle par la présence des scénographies littéraires, ils se présentent comme des hétérotopies, c'est là une forme d'altérité de l'espace pratiqué qui se forme par adjonction de valeurs ;

⁶ Michel Foucault, « Des espaces autres », *op. cit.*, p. 758.

⁷ Nous empruntons la notion à Michel Foucault : « Quant aux hétérotopies proprement dites, comment pourrait-on les décrire, quel sens ont-elles ? On pourrait supposer, je ne dis pas une science parce que c'est un mot trop galvaudé maintenant, mais une sorte de description systématique qui aurait pour objet, dans une société donnée, l'étude, l'analyse, la description, la "lecture", comme on aime à dire maintenant, de ces espaces différents, ces autres lieux, une espèce de contestation à la fois mythique et réelle de l'espace où nous vivons ; cette description pourrait s'appeler l'hétérotopologie. » *Ibid.*, p. 756.

- *l'espace topique*, d'autre part : ces espaces sont le lieu d'une transformation du discours (un espace topique pour la linguistique), ils sont aussi le lieu où se forme un discours sur la littérature (un lieu topique dans la tradition rhétorique), ce lieu commun du littéraire constitue une langue commune qui constitue un niveau d'altérité dans l'espace public ;
- *l'espace dialogique*, enfin : l'altérité dialogique à l'œuvre sur la scène littéraire (les scénographies) qui se déploie dans l'espace public est caractérisée par la redéfinition des places topiques de l'énonciation littéraire et l'hétérogénéité des locuteurs (des niveaux d'auctorialité, l'institution du lecteur dans l'espace public).

Placé dans des espaces de communication, l'objet littéraire n'est pas seulement un objet en soi de réception mais un objet médiatisant. Le geste éditorial vise une performance, il agit symboliquement dans l'espace ordinaire et fonctionne connotativement comme une modalité de requalification de l'espace, participant de la volonté d'offrir un espace public autre : *l'espace public poétique*. La littérature « forme » le lieu en même temps qu'elle y prend forme.

Les espaces d'une littérature autre

La question de *l'espace autre* de la littérature n'est pas seulement la question d'un autre espace mais désigne aussi *l'autre de la littérature*, littéralement une *littérature autre*. Car « hors le livre », ce n'est pas seulement un déplacement topographique. Le mot altérité porte deux sens, celui d'« altération » et de « diversité ». Pour Mallarmé, le journal est l'envers du littéraire : une altération, une vulgarisation, au sens propre du terme. L'altérité dont il est question dans les espaces rencontrés à travers cette thèse relève davantage du second terme. *L'autre du littéraire* est alors une alternative au « prosaïsme », une médiation, un accès à, ou encore un moyen de promotion et de valorisation. Comme le souligne Agamben, « Le *hors* n'est pas un autre espace situé au-delà d'un espace déterminé, mais il est le passage, l'extériorité qui lui donne accès – en un mot : son visage, son *eidōs*⁸ ». *L'autre de la littérature* qui prend forme hors le livre, c'est la même littérature mais avec une épaisseur nouvelle que construit le régime particulier de l'exposition dans l'espace social. Le pacte communicationnel qu'instituent ces scénographies renouvelle celui que propose la relation lecteur/livre. La scénographie propose un art de lire nouveau

⁸ « Le seuil, en ce sens, n'est pas autre chose que la limite ; c'est pour ainsi dire l'expérience de la limite même, de l'être-*dans* un *dehors*. Cette *ex-stasis* est le don que la singularité reçoit des mains vides de l'humanité. » Giorgio Agamben, *La communauté qui vient, Théorie de la singularité quelconque*, Paris, Seuil, 1990, p. 69-70.

ou renouant avec d'anciennes pratiques, une culture du texte, du « lisible » au « visible », pour reprendre Illich.

La scénographie construit une lecture autre

Prises dans une *situation* de communication, les scénographies instituent un certain rapport à l'objet qu'un même collectif partage par le regard. Désignées comme remarquables par l'exposition, les scénographies littéraires proposent une certaine réception et participent de la sociabilité urbaine. L'expérience du littéraire, qui ne passe pas nécessairement par la lecture littérale, s'inscrit dans l'expérience d'un quotidien régi par un certain nombre de contraintes sous le regard d'autrui. C'est *une lecture autre*. L'objet littéraire ne s'adresse plus à une singularité, un lecteur dans son individualité, mais est d'emblée pensé pour une réception collective, adressé à des publics qui se constituent comme des publics d'événements urbains. Ces opérations redéfinissent le public de la littérature. Le public est une communauté définie par un espace. Ces scénographies sont l'autre nom d'une forme de colecture. Notre enquête est une manière de prolonger hors le livre le travail auquel se livre de Certeau, si le braconnage qu'il décrit comme une manière d'appréhender la littérature se situe encore dans le régime du livre, nous la déplaçons ici.

Une autre médiation culturelle

Cette manifestation singulière nécessitait de considérer la littérature par son versant communicationnel et politique. Ces scénographies constituent une sorte de terrain « neutre » en ce qu'il n'est ni celui des lois inscrites originellement dans la ville, ni de la publicité, ces manifestations textuelles proposant de rompre avec l'exigence du social et offrant un moment de suspension. Offrir des scénographies, exposer le littéraire, visent quelque chose, ce geste éditorial constitue un acte communicationnel plein. La littérature devient autant un patrimoine qu'une réserve de contenus mobilisables et vectorisables dans des processus de communication, autrement dit en rhétorique, une topique. L'hétérotopie, c'est le lieu concret mais c'est aussi le lieu du discours.

La présence du littéraire dans la ville engage à rediscuter la notion de médiation. C'est une médiation culturelle d'un autre type dans la mesure où ce qui opère dans l'espace public poétique n'est pas initialement porté par des acteurs de la médiation culturelle (les associations ou sociétés d'amis d'écrivain, les collectivités territoriales, les responsables d'aménagement de la RATP ou d'espaces marchands comme Monoprix). La médiation culturelle qui opère alors est une forme hybride, elle entre dans une stratégie de

communication, constitue un argument, au sens rhétorique, confortant ainsi le discours de la ville, de l'espace urbain et de la marque comme territoire à valoriser.

De la scénographie à la cénographie : la littérature comme média de la convivialité

La pratique ordinaire et minuscule d'une scénographie littéraire dans l'espace urbain constitue le signe fort d'une société qui par cet acte d'édition propose la mise en commun de la langue, la langue littéraire constitue une κοινή (« koinè »). Quand la littérature apparaît dans l'espace commun, elle sert de liant social, favorisant l'être ensemble dans la cité, l'art de vivre en commun. Ce sont des *convivia*, au sens où ces graphies adressées à un collectif donnent au vivre ensemble une connotation positive.

Relier, (re)lire dans des lieux qui n'ont pas été formés pour la lecture, c'est réinvestir, remotiver des lieux que nous pouvons qualifier de *lieux de la négligence* et sublimer des espaces qui pourraient même être à la limite des espaces négligés. Ce sont proprement des lieux du *neglegere*, voire du *negligere* et de « l'individualité contractuelle » comme le dit Marc Augé pour le métro et l'espace marchand. Plus exactement que des « non-lieux », ce sont des lieux du non-lu que le littéraire requalifie. Les (s)cénographies tendent à vaincre la négligence dans une logique de convivialité ou de colecture.